

CHAPITRE XXXII.

SUITE DU MÊME SUJET. LA MORT N'EST PAS UNE PUNITION INFLIGÉE AU GENRE HUMAIN.

Nous avons des affaires au ciel, ou plutôt nous n'avons point d'affaires en ce monde; c'est au ciel que sont toutes nos affaires.

(BOSSUET, *Sermon pour la Paix faite par J.-C.*)

O mort! je te rends grâce des lumières que tu nous donnes!

(BOSSUET, *id.*)

Seigneur, vous m'avez éprouvé et vous m'avez connu.

(Psaume cxxxviii.)

Au tableau que nous venons de tracer, la superstition oppose les plus effrayants spectacles. C'est elle qui, à notre arrivée dans ce monde, nous crie : Prends garde, tu viens de naître dans la haine du Seigneur ; prends garde, cette vie si belle n'est qu'une condamnation à mort. Pleure, gémis, souffre, punis-toi de ta naissance : ne vois-tu pas que ton père a fait une faute, qu'il est maudit, et que le Dieu vengeur veut des supplices ? Prends garde ! Ne jouis de rien, n'accepte rien ; les voluptés qui charment tes sens sont des pièges ; tes passions les plus innocentes sont des crimes ; il ne s'agit pas de les régler, mais de les tuer. Tuer l'ouvrage de Dieu, c'est faire plaisir à Dieu ; il n'y a que le mépris de la nature et l'horreur de toi-même qui puissent assurer ton sa-

lut. Et encore te faudra-t-il mourir, et d'une mort terrible ; car la mort, ce n'est pas la délivrance des tortures de la vie, c'est la punition de tes iniquités. Enfant de colère, tremble, et prosterne-toi devant la mort, qui porte dans ses flancs décharnés la damnation et l'enfer.

Telles sont les doctrines avec lesquelles on prétend expliquer la présence du mal sur la terre. Si l'homme, disent les docteurs, n'était maudit, serait-il donc si misérable ? Voyez la douleur s'attachant à sa chair, l'erreur s'attachant à sa pensée, toutes ses voluptés flétries par le dégoût, toutes ses affections déchirées par la mort ; toujours des supplices ! D'abord ceux que la nature lui impose, puis ceux qu'il se fait à lui-même : la calomnie, la misère, la ciguë s'il est vertueux ; l'isolement, le remords, l'exécration, l'échafaud s'il est criminel, quelquefois même s'il est innocent. Quelle que soit la voie dans laquelle il s'élançe, toujours des supplices ! des supplices à Socrate, des supplices à Cartouche, des supplices à Louis XVI, des supplices à Robespierre ! Soyez innocent, soyez coupable, toujours des supplices ! Oh ! une telle vie n'a pu être donnée que dans la colère ; elle est la punition d'un crime, qu'elle en soit donc l'expiation. Ainsi parlent les docteurs, ainsi parle Pascal lui-même. Pour comprendre l'homme, ce grand génie se condamne à calomnier Dieu.

Mais quoi ! dans cet univers si magnifique, n'ap-

paraît-il que la vengeance ? dans cette vie si merveilleuse, n'éprouvons-nous que la douleur ? Faites taire un moment les autorités théologiques, appelez à votre secours l'autorité de vos yeux et de votre âme, et osez vous demander si c'est au milieu de l'abondance, sur des tapis de verdure et de fleurs, au grand spectacle du soleil, que Dieu aurait jeté une créature frappée de malédiction. Vous parlez toujours de haine et de colère ; moi, je vous parlerai toujours de bienveillance et de bonté. Ici, tout obéit à l'homme. Je vois des animaux féroces, mais il les dompte ; je vois des contrées arides, mais il les couvre de moissons. Quoi ! à un être maudit tous les fruits de la terre, et tous les animaux qui l'habitent ; à un être maudit, le soleil, les couleurs, les saveurs, les parfums, la lumière ; à un être maudit, la volupté et l'amour, la puissance et le trône ! car enfin l'homme est le maître ici-bas, il commande à toute la nature ; cette terre est son empire, et sa vie une royauté.

A ces bienfaits qui nous sont donnés par bienveillance, puisqu'ils ajoutent le plaisir à la vie, vous opposez le mal qui est sur la terre, et nos infirmités physiques et morales. Je les vois comme vous, et pour essayer de les comprendre je remonte à la création de l'homme. Quels sont les éléments qui le composent ? Si je consulte les Écritures, son âme est le souffle vivant de Dieu, mais son corps n'est qu'un peu de boue empruntée au globe qu'il habite. Dieu le forma du limon de la terre, dit la Genèse.

Ainsi, d'après le livre même de Moïse, l'homme, en sortant des mains du Créateur, avant de commettre une faute, avant d'être maudit, était soumis à tous les maux, à toutes les infirmités qui sont l'essence de la matière.

Ce n'est donc pas, comme le dit Bossuet, un édifice en ruine qui, dans ses mesures renversées, conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan ¹. Il est aujourd'hui ce qu'il était au commencement du monde, un peu de poussière animée du souffle divin, un être complet dans ses perfections comme dans ses imperfections, faible et fort, grand et misérable, pouvant succomber à la tentation ou la soumettre, suivant qu'il se laisse dominer par l'esprit ou par la matière. Il résulte de là que l'homme pétri de boue n'a jamais pu être immortel ici-bas : les lois imposées à la matière s'opposent à son éternité terrestre.

Une autre observation non moins importante, c'est que la chute de l'homme eût exigé la formation d'un monde nouveau, en harmonie avec ses nouveaux besoins et ses nouvelles infirmités, d'un monde déchu comme lui. Or, si l'on s'en rapporte à l'Écriture, rien n'est changé sur le globe depuis la création. Moïse peuple la terre, les airs et les eaux des mêmes végétaux et des mêmes animaux qu'on y voit encore ; il fait plus, il donne à chaque plante la semence qui *doit la reproduire*, et il montre toutes les

¹ Sermon pour la profession de foi de madame de la Vallière.

créatures attentives à la voix de Dieu qui leur dit : *Croissez et multipliez*. Ainsi tout sur la terre est préparé pour la mort, même avant l'arrivée de l'homme. Des moyens de reproduction ne sont ordonnés que parce que la destruction est prévue ; c'est la loi de la nature qui s'exécute. Point d'exception, elle serait l'anéantissement de la vie. Un seul moucheron échappé à cette loi suffirait en quelques années pour tuer la création.

Et quant aux preuves de la toute-puissance de la mort dès l'origine des choses, elles sont empreintes dans les entrailles mêmes du globe, l'homme ne saurait y fouiller sans y découvrir les vestiges d'une création plus ancienne que lui. Ces craies, ces gypses, ces rochers, ces sables furent des êtres organisés. Les marbres dont les rois bâtissent leurs palais ont vécu, ont souffert, et nos monuments les plus magnifiques ne sont que des débris de cadavres. Ainsi la mort ravageait le globe avant l'apparition de l'homme ; elle l'y attendait.

Or, si avant l'apparition de l'homme la mort était une loi de la nature, la condition nécessaire de toutes les existences, elle ne saurait être une punition ; et si elle n'est pas une punition, elle est un bienfait, puisque par elle seule peut s'accomplir la plus grande de nos pensées. Et que serait la mort, si elle n'était la réalisation des choses entrevues pendant la vie ! La mort est la porte d'un autre monde, comme la vie est la porte de celui-ci. C'est le complément de l'être, une seconde naissance, notre naissance à l'éternité.

Et pour s'assurer que l'homme n'a jamais pu jouir ici-bas d'un état plus parfait, il suffit de l'étudier dans ses rapports avec toutes les choses qui l'environnent. Ici les dons répondent aux besoins, les bienfaits aux désirs, la durée aux facultés, la vie à la vie, la mort à la mort ; car si l'homme vit et meurt, tout vit et tout meurt autour de lui, par lui et pour lui. Supposer l'homme immortel au milieu de cette destruction générale, c'est inventer des supplices plus cruels que ceux de l'enfer. Ne pouvoir s'attacher à rien de vivant, voir sans cesse passer devant soi toute la création comme un immense convoi funèbre, est-ce donc là le sort d'un être destiné au bonheur ? L'homme eût été moins complet après sa création qu'après sa chute, puisque, pour supporter ces déplorables spectacles, il eût fallu le priver de la pitié et de l'amour.

Ainsi rien n'est changé sur le globe depuis le commencement des choses ; et si le globe se trouve en harmonie avec l'homme, nous pouvons en conclure que l'homme lui-même n'est pas changé. En effet, l'homme n'est pas plus un être déchu que cet univers n'est une création mutilée. Vous voyez dans sa misère la preuve de sa chute, moi, j'y vois la condition de son existence ; vous cherchez dans son âme les marques d'une grandeur perdue, moi, j'y sens le témoignage d'une grandeur promise. Ce n'est point un roi détrôné, c'est un guerrier qui combat pour une couronne, le seul être sur la terre devant lequel le voile du Néant soit tombé ; car l'homme

n'a pas perdu Dieu en venant à la vie, il l'a trouvé ! et parce que le mal se rencontre ici-bas, nous appellerions expiation une vue si grande ! nous appellerions déchéance une faveur si prodigieuse ! Ah ! les douleurs de l'enfer se déploieraient sur tout le globe, que la vie serait encore un bienfait, puisque c'est par la vie que nous arrivons à Dieu.

Donc point de déchéance, point d'expiation, mais une épreuve ; point de créations maudites, point de Dieu colère et vindicatif, mais un Dieu resplendissant de la bonté qui est dans ses œuvres : la mort, loi de la nature comme la vie ; la douleur, loi de la nature comme le plaisir ; et non la douleur et la mort, vengeance effroyable d'un Dieu. Il n'y a un peu de joie sur la terre que pour ceux dont l'âme est toujours prête à pardonner ; et l'on veut que Dieu soit heureux dans le ciel avec une haine furieuse qui dure depuis le commencement du monde, et qui doit s'exercer jusqu'à la consommation des siècles.

Non, l'homme n'est pas conçu dans l'iniquité ; non, l'homme n'est pas en révolte dans le sein de sa mère contre la loi divine ; non, la terre n'est point un autel sanglant où tout ce qui vit doit être immolé sans fin, sans mesure, sans relâche¹, en expiation d'un crime que nous n'avons pas commis ; le salut du monde par le sang ne donne raison qu'au

¹ De Maistre, *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. I, p. 34.

bourreau ; le salut des hommes par la vertu donnera raison à la raison.

Et en effet, qu'est-ce que la vie ? un don de pure générosité. Dieu ne nous devait rien, et il a créé un monde pour nous le donner. Il a fait plus, il a soulevé devant nous un coin du voile qui le dérobe au reste de la création : il nous a ouvert le monde invisible, l'immensité, l'éternité ; puis, éclairant la route qui doit nous conduire jusqu'à lui, il s'est laissé entrevoir dans la mort, pour nous en faire une joie ; dans la douleur, pour nous en faire un mérite ; dans le plaisir, pour éveiller nos espérances et nous révéler un de ses attributs, la bonté.

Ainsi, l'étude des lois de la nature nous apprend que Dieu a fait de la vie une épreuve et non une punition. L'épreuve est le combat des bonnes et des mauvaises passions, de la matière et de l'esprit. Seul entre tous les êtres, l'homme est appelé à ce combat, et seul aussi il est appelé à la récompense. Pour que l'épreuve pût s'accomplir, il fallait que l'homme fût libre entre le bien et le mal, et que la douleur existât à côté du plaisir ; car non-seulement l'épreuve explique l'action du mal, elle explique encore la présence du bien sur la terre. L'épreuve comprend le plaisir, parce qu'elle voit partout la bienveillance et la bonté ; l'expiation ne comprend que la douleur, parce qu'elle voit partout la haine et la colère. Le plaisir l'effraye, elle le croit un piège, et dans sa folie elle voudrait le retrancher de la création. De

là les austérités, les supplices, le fouet, le jeûne, le célibat, les mortifications de la chair et de l'esprit, l'homme mutilé, la nature méconnue, et les doctrines fatales du désespoir et de la peur.

Toutes les conséquences de l'épreuve sont sociales, morales et divines : elle veut l'homme complet, la vertu au lieu de la pénitence, la règle au lieu de la mutilation.

Toutes les conséquences de l'expiation sont sauvages, immorales et cruelles : elle veut des supplices, elle demande du sang. L'homme alors devient implacable comme son Dieu, et implacable sans remords. Écrasé sous le poids de la colère divine, convaincu que les infirmités humaines sont le châtement d'une faute, il imagine qu'il ne peut se racheter que par des sacrifices : le besoin de se purifier d'un crime imaginaire lui inspire des crimes véritables ; et ces crimes, il les sanctifie du nom de pénitences, et ces pénitences, il veut les imposer aux autres comme il se les est imposées à lui-même. Dès lors les croisades, les dragonnades, les auto-da-fé, la Saint-Barthélemy, lui apparaissent comme des œuvres de miséricorde : les sacrifices humains sont les charités de l'expiation. Pour vous éviter les tortures de l'autre vie, on vous brûle dans celle-ci. La chair crie ; n'importe, on vous sauve en vous égorgeant. Le salut du monde par le sang est la justice de la Providence ; et c'est l'homme qui est chargé de tuer l'homme ¹. Entendez-vous ces exécrables pa-

¹ De Maistre, *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. II.

roles ? celui qui les a prononcées était plein de foi, et en conséquence du principe de l'expiation il faisait de la guerre une institution divine, de l'inquisition une nécessité morale, et du bourreau la pierre angulaire de la société ¹.

Doctrines de despotes et de sophistes qui rendent les hommes féroces, et qui assimilent par leurs vœux et par leurs actions les plus honnêtes gens aux plus odieux scélérats ; voilà cependant à quel prix l'expiation explique la présence du mal sur la terre : elle jette l'homme hors des lois de la nature ; elle l'arrache à la société, elle le châtie, elle le mutilé ; puis, aux tortures de la vie qu'elle nous fait, elle ajoute les terreurs de la mort, de l'enfer et de l'éternité.

Encore une fois de telles doctrines ne sauraient être vraies, car elles sont immorales et impies.

La vie n'est point une expiation, elle est une épreuve.

La mort n'est point une punition, elle est une loi de la nature.

Or si l'homme est soumis à une épreuve, le genre humain doit marcher vers un but : l'épreuve n'est que l'éducation de l'âme pour le ciel.

Disons donc que la vie terrestre est le commencement d'une autre vie, où nous ne pouvons arriver que par la mort ; et terminons ce chapitre par cette importante définition qui résume tous les principes de cet ouvrage : L'homme est une âme unie, pour

¹ De Maistre, *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. I.

un temps d'épreuve, à un animal intelligent.

L'animal intelligent possédera les biens de la terre pour lesquels il est né, et la terre sera son tombeau. L'âme, qui est l'homme même, si elle a vécu dans l'ordre, possédera l'immortalité qu'elle pressent, le ciel qu'elle entrevoit, le Dieu qu'elle prie.

CHAPITRE XXXIII.

APPLICATION DES LOIS DE LA NATURE AUX LOIS DES HOMMES.

Pour vérifier l'ordre de la nature, il suffit de s'en écarter; pour réfuter les systèmes humains, il suffit de les admettre.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Étude huitième, p. 408.)

Nos mœurs s'adoucissent : chaque jour la philanthropie s'avance vers des conquêtes nouvelles. Une législation se prépare qui conciliera, autant que notre siècle le permet, les intérêts de la sûreté commune avec le vœu de l'humanité.

(DE MARTIGNAC, *Défense du prince de Polignac à la Chambre des pairs*, p. 176.)

« Il y a trois tribunaux qui ne sont presque jamais d'accord : celui des lois, celui de l'honneur et celui de la religion¹. » Cette parole de Montesquieu accuse l'ordre, ou plutôt le désordre des sociétés modernes, en même temps qu'elle nous indique la cause de leur malaise et des révolutions qui les déchirent. Tant que ces trois tribunaux prononceront des jugements contradictoires, il n'y a point de paix à espérer sur la terre. La paix du monde repose sur l'unité politique, morale et religieuse, et cette unité n'existe que dans la vérité.

Or cette vérité, si elle nous échappe toujours, ce

¹ Pensées extraites des manuscrits de Montesquieu.